

Communication au Colloque international du 18^{ème} SILA (Salon international du livre d'Alger), organisé par le CNRPAH, « L'Afrique dans les littératures et les arts », Jeudi 7 et vendredi 8 novembre 2013.

La Sortie de l'ombre

A propos du dernier roman de Léonora Miano

par Christiane CHAULET ACHOUR

Dès son quatrième roman, *Les Aubes écarlates*, Léonora Miano¹ a évoqué, « l'oubli, sur le sol natal, de tous ceux qui ont péri durant la traversée. » Dans ce septième roman qu'elle publie à cette rentrée 2013, *La Saison de l'ombre*², elle explore ce qui précède la traversée : le vécu dans l'incompréhension, le saisissement et la résistance, d'une communauté de l'intérieur des terres africaines, de la disparition d'une partie des siens au démantèlement total du clan.

Nous n'avons pas affaire à une écrivaine en voie de consécration mais à une plume largement reconnue, lue et étudiée, en moins de dix années, dans différents champs littéraires³. Toutefois, notre propos aujourd'hui n'est pas de présenter son parcours mais d'entamer une lecture de son dernier roman dont la thématique est assez différente de ses romans précédents tout en ayant avec eux un lien évident. La richesse de cette œuvre – que la romancière, comme à son habitude, aide à lire par l'intermédiaire de son site, consciente d'avoir besoin d'accompagner son lecteur dans ce monde africain inconnu –, ne permet pas d'en mettre en valeur tous les éléments et nous oblige à des choix en fonction de ce que nous avons perçu comme éclairant par rapport à son projet pour l'Afrique d'aujourd'hui.

Nous nous arrêterons tout d'abord aux 55 pages de la première partie du roman, « Aurore fuligineuse », car elles sont le socle même du projet esthétique et de l'élan de la narration ; puis nous étudierons deux « motifs », répétitifs et amplifiés diversement tout au long de la fiction : la nomination et la transmission ; nous concluons par la polysémie du substantif-clef, dès le titre, l'ombre/*Mwititi*, polysémie sur laquelle nous avons jouée pour notre propre titre.

¹ Née en 1973 à Douala (Cameroun), cette écrivaine publie à cette rentrée de septembre 2013 son septième roman, *La Saison de l'ombre*. Il est utile de signaler son site – www.leonoramiano.com – car il donne beaucoup d'informations sur ses romans et renseigne sur les multiples activités de l'écrivaine. Dans un geste de partage et de transmission, Leonora Miano y renouvelle régulièrement les livres de sa bibliothèque, incitant le lecteur curieux et qui a aimé ses romans à aller lire d'autres œuvres ou ouvrages africains, afro-américains ou caribéens. Elle indique aussi les musiques sollicitées dans ses œuvres qui entretiennent avec son écriture des liens étroits et structurants. Pour une première approche d'un roman qu'on aurait en cours de lecture, la revue de presse permet de consulter les articles publiés à son propos.

Léonora Miano a eu de nombreuses distinctions. Son premier roman, *L'intérieur de la nuit*, a été successivement Révélation de la forêt des livres 2005, Prix Louis Guilloux 2006, Prix René Fallet 2006, Prix Montalembert du 1^{er} roman de femme 2006, Prix Bernard Palissy 2006, Prix de l'Excellence camerounaise 2007, Prix Grinzane Cavour 2008 (catégorie 1^{er} roman étranger), pour la traduction italienne du texte ; notons que ce roman est inscrit au programme officiel des lycées camerounais.

Son second roman, *Contours du jour qui vient*, obtient en 2006, le Prix Goncourt des lycéens. *Les Aubes écarlates* remportent le Trophée des arts afro-caribéens (catégorie roman) 2010. On signalera enfin qu'elle a obtenu le Grand Prix littéraire de l'Afrique noire, 2012 (pour l'ensemble de son œuvre).

² Ce roman marque son passage d'un éditeur à l'autre : de Plon à Grasset.

³ Français, camerounais ; ainsi qu'une bonne notoriété dans des champs littéraires d'autres pays subsahariens francophones et aux Etats-Unis. Cette étude était achevée quand l'écrivaine a reçu deux prix littéraires au début du mois de novembre : le Grand prix du roman métis de Saint Denis de La Réunion et, le 6 novembre, le prix Femina.

« Aurore fuligineuse » ou la passion d'un peuple

« Le maître est entré dans la case fuligineuse comme une lune rousse »
 Aimé Césaire, *Et les chiens se taisaient*⁴

Dans la présentation qu'elle donne du roman sur son site, L. Miano note : « On entendra dire de ce texte qu'il parle de la Traite négrière. En réalité, la référence à cette tragédie vient surtout éclairer le lecteur, en ce qui concerne la genèse de l'ouvrage dans mon esprit et les mobiles de mon écriture. » A sa suite, on peut dire que cette référence ne viendrait pas à l'esprit immédiatement si la 4^{ème} de couverture n'était pas explicite à ce sujet et si l'on ne pensait pas à « la case fuligineuse » d'Aimé Césaire. Néanmoins, cette référence ne renseigne pas seulement sur la genèse de l'ouvrage : elle fait également lire les signes qui, peu à peu essaimés, préparent le lecteur à cette réalité, plus d'ailleurs que les personnages dont la plupart vivront et surtout mourront sans savoir nommer ce qui est arrivé.

Le lecteur des romans précédents connaît l'extrême attention que l'écrivaine porte à la construction de ses structures romanesques. *La Saison de l'ombre* ne déroge pas à cette règle mais, cette fois, il ne nous semble pas que la structure repose sur une connivence musicale. Les 14 parties qui composent cette magistrale première partie ne sont pas sans rappeler les 14 stations du chemin de croix de la passion du Christ⁵. Mais cette fois, ce n'est pas un individu, fût-il Dieu, qui chemine dans la solitude et la souffrance, mais tout un peuple dont chaque membre est partie de ce corps souffrant à l'agonie duquel nous assistons. Le parallèle que nous tentons – peut-être inadéquat ? –, se réfère à la forme traditionnelle du chemin de croix dont voici les 14 stations :

« 1 : Jésus est condamné à être crucifié - 2 : Jésus est chargé de sa croix -3 : Jésus tombe pour la première fois sous le poids de la croix - 4 : Jésus rencontre sa mère - 5 : Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix - 6 : Sainte Véronique essuie le visage de Jésus - 7 : Jésus tombe pour la deuxième fois - 8 : Jésus rencontre les femmes de Jérusalem qui pleurent - 9 : Jésus tombe pour la troisième fois - 10 : Jésus est dépouillé de ses vêtements - 11 : Jésus est cloué sur la croix - 12 : Jésus meurt sur la croix - 13 : Jésus est détaché de la croix et son corps est remis à sa mère - 14 : Le corps de Jésus est mis au tombeau⁶. »

⁴ Nous avons étudié, dans un article précédent, le lien de L. Miano à son illustre aîné. Cf. « Léonora Miano et Césaire : Subsahariens, Afrodescendants, Afropéens », 22 mai 2013, *Imaginaires et mémoires de l'esclavage : Césaire, les afro-descendants et les Africains du continent face à l'esclavage*. Colloque du CRTF – Université de Cergy-Pontoise, organisé par Marie Fremin et Cyrille François pour la Commémoration de l'abolition de l'esclavage en lien avec le centenaire de la naissance d'Aimé Césaire. Mis en ligne sur fabula.

L'adjectif pour qualifier l'aurore a immédiatement éveillé dans notre esprit cette phrase du Rebelle dans la première pièce de Césaire. On sait que « fuligineux » se dit de quelque chose qui a la couleur de la suie ; il est donc pris ici au sens propre puisque toutes les concessions du clan Mulongo sont recouvertes de la suie du grand incendie. Cet adjectif a aussi un emploi plus figuré puisqu'il s'emploie pour parler de quelque chose d'obscur et peu compréhensible. Et effectivement, tout ce qui arrive ne parvient pas à « signifier » pour ce peuple qui ne peut avoir de mot pour un événement sans précédent.

⁵ Parallèle que nous proposons qui n'est pas arbitraire dans un pays où 70% de la population est chrétienne. On pourrait parler d'anachronisme par rapport à la période évoquée dans le roman. Mais il s'agit ici d'un schéma participant à l'échange auteur/lecteur d'aujourd'hui et non à un calque culturel qui serait inadéquat dans un roman historique, ce que n'est pas *La Saison de l'ombre*.

⁶ Le nombre de stations a longtemps été variable, il est fixé à 14 depuis le XVII^e siècle. En 1991, lors de son chemin de croix, Jean-Paul II, soucieux de plus de vérité et de base solide a supprimé les stations sans référence bibliques (5 au total : les 3 chutes, la rencontre avec Marie et avec Véronique) pour les remplacer par d'autres. Elles s'inspirent uniquement d'événements relatés dans les Évangiles (cf. informations Wikipédia). Le nombre de 14 a été conservé en un enchaînement où les interventions féminines sont évacuées. C'est la raison pour

Il ne s'agit pas ici d'un parallèle terme à terme entre les deux « textes » mais plutôt de l'adaptation d'une atmosphère sous le signe des mères, des femmes, de la compassion de quelques membres de la communauté, de la signification du vêtement dont on se pare ou dont on est dépouillé, des chutes sur le chemin semé d'épines, précédant la mise à mort, ou de la difficulté à avancer des protagonistes sous le poids d'une répression implacable et d'une « punition » incompréhensible. La première partie se passe dans le clan Mulongo. Les événements peuvent être rappelés et synthétisés, station après station.

Station 1 – La condamnation des dix mères. Dans la case commune : y ont été regroupées les femmes recluses, mères des dix jeunes gens qui ont mystérieusement disparus après le grand incendie. Deux adultes étaient aussi avec eux mais leurs épouses, personnages-clefs de la communauté, ne sont pas recluses. Il s'agit d'Ebeise⁷, la matrone et d' Eleke, la guérisseuse. Ce sont les seules femmes autorisées à assister au Conseil des anciens. La seconde est malade depuis l'incendie, la première est celle qui a conseillé la réclusion en attendant d'y voir plus clair.

Après la case, on est donc passé au Conseil des anciens dans un mouvement binaire d'opposition : dedans vs dehors / soumission vs autorité / femmes jeunes vs vieillards.

Le clan a adopté un consensus d'attente.

Station 2 – Les dix recluses vivent leur condamnation au plus profond d'elles-mêmes. Dans la case commune, au cours de la nuit, chacune a entendu la voix de son premier-né mais n'a pas voulu y répondre par crainte d'un esprit malveillant. Au matin, un phénomène étrange est constaté par Ebeise et son fils Musima ainsi que par le fourbe du clan, Mutango⁸, l'adipeux : une brume noire surplombe la case alors que le jour est levé par ailleurs. Comment faut-il l'interpréter ? Ebeise exhorte son fils Musima à prendre le relais de son père disparu pour interroger les femmes, même si celui-ci n'est pas du tout prêt à assumer cette fonction de guide spirituel, de « ministre des cultes », pour laquelle son père n'avait pas fini de le former.

Station 3 – Les femmes forment un arbre pour éviter la chute. De l'intérieur de la case au dehors. Entendant l'appel du dehors, les femmes décident de ne pas sortir seules mais ensemble : elles forment ainsi une sorte d'arbre aux branches liées pour affronter l'appel de leur nom. C'est un passage particulièrement réussi et émouvant du roman.

Station 4 – La rencontre avec le clan à travers Musima. Il les a toutes en face de lui, alignées, devant la case. Il doit les interroger.

laquelle nous retenons la version traditionnelle qui repose à la fois sur les Evangiles et sur la tradition populaire et donne sa pleine place aux femmes, dans ce chemin de souffrance du fils et du travail de deuil qu'elles accomplissent, femmes évacuées en grande partie dans les *Evangiles* écrites par des hommes.

⁷ Site L. Miano pour toutes les précisions concernant les noms et les protagonistes du roman : « Pour nommer certains des personnages, je me suis référée au *Dictionnaire des 1500 noms Sawas*, écrit par Ekuala Ebele, Editions ImpriMedia, Douala, 2005 ».

Ebeise est la matrone du clan mulongo. Son nom signifie « cuisson », en langue douala du Cameroun. Ses compétences culinaires n'intéressent pas le texte. La symbolique de son nom se rapporte plutôt à l'attention qu'il importe de consacrer à toute tâche comme en cuisine. Ebeise, dans *La saison de l'ombre*, incarne la nécessité de maintenir l'équilibre de la communauté. C'est ce à quoi elle s'attache, ne se dérochant jamais devant son devoir. Gardienne des usages ancestraux, Ebeise sait transgresser les règles lorsque la situation l'impose.

⁸ Mutango : Cet homme, dont le nom signifie « dispute », a le même père que le chef Mukano. Depuis leurs plus jeunes années, il voue une haine féroce à son frère, à qui le pouvoir revient de droit. Chez les Mulongo, la prérogative de régner se transmet en fonction de la lignée maternelle. Or, les deux hommes n'ont pas la même mère, et seule celle de Mukano était de sang royal. Mutango est prêt à tout pour nuire au chef.

Station 5 – L’interrogatoire devant la case est-il une aide ou une recherche de culpabilité ? Chacune doit répondre sans consulter les autres sur son interprétation de la brume noire sur leur case. Toutes répondent de la même manière. Seule Eyabe⁹ se distingue, n’acceptant pas l’accusation qui pèse sur elles toutes ; elle désobéit aux ordres du conseil, rompant donc avec la loi du clan. Elle quitte la case, son corps revêtu de tous les signes du deuil, pour retourner dans sa concession où les siens sont hostiles. L’arbre est arraché et elle peut reprendre le placenta de son premier-né (elle le gardera jusqu’à l’ultime moment) : une fleur a poussé dans la cavité, signe de renaissance¹⁰.

Station 6 – On peut dire qu’Ebeise¹¹ essuie, au sens métaphorique du terme, « lave » les femmes de toute culpabilité face aux anciens. Le conseil se réunit sous l’arbre. Ebeise et son fils Musima ainsi que le chef Mukano¹¹ attendent les autres peu pressés. En effet, le reste du conseil, par habitude de prendre la décision la plus facile, est pour le bannissement et le châtement des dix femmes¹² que Mukano et Ebeise veulent éviter : cette dernière évolue et commence à prendre conscience de l’erreur faite en conseillant la réclusion. Très belle prise de parole sur le deuil et la souffrance qui ne sont pas « une souillure ». Un enfant vient annoncer qu’Eyabe¹³ est revenue chez elle.

Station 7 – C’est le risque de seconde chute des femmes. Retour à la case des recluses. Elles se souviennent des ordres qui leur ont été donnés et qu’elles respectent depuis trois semaines, pour n’avoir aucun contact avec les autres Mulongo. Ebusi¹³ décide de rejoindre Eyabe.

Station 8 – Les anciennes au secours des dix recluses, à l’image de leur reine fondatrice. C’est la station la plus longue du récit. Au lieu d’obéir au chef Mukano qui lui a demandé de lui ramener Eyabe, Ebeise¹⁴ décide d’aller voir son amie-sœur, Eleke¹⁴, gravement malade. Comme sa concession est éloignée des autres et en hauteur sur une colline, le déplacement qu’effectue Ebeise permet, d’une part de décrire la nature où vivait le clan avant l’incendie, dans sa luxuriance et sa beauté, et d’autre part de se remémorer l’histoire de la fondation du

⁹ Eyabe : Elle fait partie des dix femmes éloignées du groupe. Son nom signifie « naissance », en langue douala du Cameroun. Son esprit libre, son tempérament volontaire et la singularité de sa sensibilité, en font l’héroïne du roman. Chez les Mulongo, les femmes n’ont pas le droit de courir les chemins. Eyabe quittera pourtant le village, afin de trouver « le pays de l’eau », depuis lequel son fils disparu lui a lancé un appel. Au bout de son périple, elle découvrira la réalité de la capture, saura faire face aux mutations, à l’impératif de se réinventer donc de nouveau.

¹⁰ Dans la crevasse provoquée par la chute de l’arbre, « une fleur comme il ne lui a jamais été donné d’en voir par ici » (p. 27) alors que sa case à côté est à moitié brûlée.

¹¹ Mukano : C’est le chef du clan Mulongo. Le nom de cet homme droit dérive du douala « muka », qui signifie « procès ». Mukano est soucieux du respect des règles. La recherche du consensus est son mode de gouvernement, ce qui lui fera perdre du temps. Les sages ne sont pas favorables à la proposition qu’il leur fait, d’envoyer les guerriers du clan le plus loin possible, afin de ramener les fils disparus de la communauté. Pendant un long moment, il hésite à se mettre lui-même en route pour aller les retrouver.

¹² « Elles étaient, effectivement, porteuses d’énergies néfastes », p. 33.

¹³ Ebusi : Il s’agit d’une autre des dix écartées. Si Eyabe incarne la volonté de se mettre en marche pour donner du sens à la disparition de douze hommes mulongo, Ebusi est la représentation de l’attente la plus résolue. Elle refusera de croire à la mort de son fils, qu’elle attendra jusqu’à ce que sa raison vacille. Son nom est (dans le roman) une déformation du douala « dibusi », qui se rapporte au revenant. De fait, le fils d’Ebusi est, en quelque sorte, celui qui reviendra de l’autre monde. Cf. p. 39 : « son intuition lui dit que son fils est passé par des affaires dont on n’a pas idée. »

¹⁴ Eleke : C’est la guérisseuse du clan, et la confidente d’Ebeise. La signification de son nom est en rapport avec l’action de montrer, de présenter. Eminemment intuitive, elle est, comme Eyabe, connectée aux dimensions invisibles du réel. Cette faculté lui permettra de conseiller Ebeise.

clan par la reine Emene¹⁵ qui a préféré l'exode avec la partie de son peuple qui a voulu la suivre, plutôt que la guerre.

Eleke repousse toute culpabilité des recluses dans l'événement et charge son amie d'un message pour Mukano : aller chez les Bwele¹⁶ qui savent, eux, ce que sont devenus les douze disparus. Elle lui dit aussi que, parmi les dix recluses, une est différente des autres et sait : le lecteur comprend que c'est Eyabe.

Station 9 – Ebeise va chercher Eyabe avec précaution pour qu'elle comprenne qu'elle ne lui est pas hostile : elle la reconduit dans la case pour la protéger avant qu'elle accomplisse ce qu'elle a décidé.

Station 10 – Mukano arrive à la case comme il lui a été demandé : mais pour bien asseoir son autorité de chef, il arrive en grand appareil. Son échange avec l'ancienne confirme leurs perceptions communes des événements même si leurs raisons sont différentes¹⁷.

Station 11 – Les dix recluses sont à nouveau réunies autour de l'ancienne. Tout à coup, Eyabe a une crise qui semble anticiper sa mort. Ebusi pousse un cri qui va être entendu dans la plupart des concessions du clan.

Station 12 – Le cri rend la mémoire de la nuit terrible aux Mulongo, chacun terré chez lui. Le récit en est ainsi donné. Le lecteur comprend que c'est le début de la mort du clan.

Station 13 – A l'extérieur de la case : le conseil s'est à nouveau réuni et comme il le supputait, Mukano n'a pas eu l'autorisation d'engager les guerriers du clan dans la recherche des disparus qu'il n'a que trop tardé à entreprendre. Il a décidé de partir avec sa garde.

Station 14 – Mukano se prépare. Dans la case des recluses, le calme est revenu.

Dans cette magistrale mise en place de sa fiction, la narratrice a aussi un souci extrême d'une référentialité très travaillée et documentée car c'est au plus près des habitudes de vie, des objets, des rites et des relations interpersonnelles qu'on a quelque chance d'acquérir une connaissance de ces sociétés disparues et de la manière dont elles ont subi l'inouï de la traite et du démembrement de leurs clans. Ce positionnement de l'instance narratrice imprime au récit une lenteur propice à la transmission d'un savoir. Nous y reviendrons. Léonora Miano a bien insisté, dans la présentation qu'elle donne de son roman sur son site, sur son projet créatif :

¹⁵ Le clan mulongo : Une petite population vivant assez repliée sur elle-même, en raison d'une mémoire aussi silencieuse que douloureuse. Les Mulongo sont, en effet, le fruit d'un exode. Leurs ancêtres ont dû fuir leur pays natal pour échapper à la mort. Ils connaissent mal le monde qui les entoure, ne commercent qu'avec les Bwele, leurs plus proches voisins. Ils disposent bien d'un corps de guerriers, mais ce ne sont pas des combattants. Comme toute communauté, celle-ci connaît des tiraillements et pesanteurs internes, qui influenceront la manière dont sera prise en charge la disparition de douze hommes. C'est à travers les croyances et arts de vivre des Mulongo, que le vécu des anciens habitants de l'Afrique centrale/équatoriale est le mieux restitué.

¹⁶ Le peuple bwele : Ce sont les voisins des Mulongo. Leur vaste territoire abrite une diversité de communautés, s'exprimant dans des langues différentes. Comme chacun le sait, les conquérants subsahariens, lorsqu'ils soumettaient un peuple, ne lui ôtaient ni ses usages, ni sa langue. Au contraire, ces éléments venaient s'ajouter au patrimoine culturel et spirituel. En pays bwele, on trouve des cités, comme la capitale de Bekombo, où réside la reine. C'est d'abord pour se préserver eux-mêmes de la capture que les Bwele deviendront des chasseurs d'hommes. Ils auront d'autres motivations, le lecteur le verra. Quoi qu'il en soit, dans *La saison de l'ombre*, les Bwele incarnent la puissance et la prospérité de certaines sociétés subsahariennes précoloniales.

¹⁷ « Pour lui, ne pas tenter l'impossible pour retrouver les disparus, revient à livrer au néant un morceau de soi-même », p. 31.

« Les groupes humains présentés dans *La saison de l'ombre* sont imaginaires, mon objectif n'ayant pas été de composer un roman historique, forcément sujet à polémique, tant la question du trafic négrier demeure sensible et, en ce qui concerne le vécu des Subsahariens non déportés, assez pauvrement analysée. J'ai fait le choix d'une démarche de création pure, la seule valide à mon sens, pour cheminer vers les mondes disparus que je comptais explorer. Il s'est agi de bâtir un projet esthétique permettant de lever les silences et de faire revivre des êtres dont l'Histoire ne semble avoir gardé nulle trace. Des êtres chassés du souvenir de leur propre descendance. Ceux qui, sans connaître les cales des navires négriers furent, eux aussi, précipités dans l'inconnu. *La saison de l'ombre* décrit, de l'intérieur, une communauté confrontée à la disparition d'un grand nombre des siens, et tout à fait ignorante des opérations de traite ayant déjà commencé depuis un bon moment. Une place primordiale est donnée à la pensée, à l'intériorité des personnages. »

Ainsi, ces 14 stations ou 14 tableaux qui forment l' « Aurore fuligineuse¹⁸ » sont assez aisément résumables si l'on ne se préoccupe que de l'action du récit : le lecteur est invité à prendre contact avec un peuple à un moment de « suspension » de son histoire, avant que ne s'enclenche la série d'actions qui mène au terme de la fiction. L'organisation spatiale est très symbolique se distribuant entre le dedans (la case commune des recluses) et le dehors (le conseil des anciens sous l'arbre et quelques concessions dans le village), les deux recouverts de la suie de l'incendie ; les dominant mais plus loin, la colline du savoir où Eleke remet la vérité en marche. Dans cette partie du clan, l'incendie n'a pas fait de ravages.

Pour mesurer le projet et sa relation à la traite et à l'esclavage pour sortir des sentiers battus de la simple dénonciation ou, à l'autre extrême, de la banalisation de ces pratiques, deux motifs ou thématiques nous ont semblé significatifs d'autant qu'ils sont présents d'un bout à l'autre de la fiction et, au-delà, parce qu'ils sont deux pôles d'observation déjà soulignés de la déshumanisation engendrée et voulue par le système esclavagiste, la nomination et la transmission.

D'une humanité à une déshumanisation

La nomination

On remarque dès la première station que les recluses ne sont pas nommées et qu'elles s'interdisent de nommer leurs fils :

« Elles ne prononceront pas les noms de ces fils dont on ignore le sort. De peur que le Mal ne s'empare de cette vibration particulière. S'ils sont encore en vie, la prudence est de mise. Ces noms ne les quittent pas. Ils chantent en elles de l'aurore au crépuscule, les poursuivent ensuite quand elles dorment. Parfois, elles n'ont rien d'autre à l'esprit. Elles ne les énonceront pas. On les a déjà mises à l'écart, pour que la plainte de leur cœur ne vienne pas empoisonner le quotidien des autres. Les chanceux qui n'ont perdu qu'une case, quelques objets » (p. 16).

Ce refus que la romancière fait sien, dit la puissance de l'acte de nommer. Aussi lorsque Musima les appelle l'une après l'autre (Stations 2, 3, 4), l'inscription du nom est absente des mots du récit. Seule Eyabe est nommée ce qui lui confère aussitôt une densité que n'aurons pas les autres recluses. Par contre, la narration s'interroge sur la manière de nommer ces femmes, depuis trois semaines qu'elles sont à l'écart :

«Elles ne sont pas des veuves. Il n'y a pas de mot pour nommer leur condition. On n'a pas revu leurs garçons après le grand incendie. Nul ne sait s'ils sont vivants ou morts » (p. 24.)

¹⁸ Au sens concret du terme : la description de la case d'Eyabe en fait véritablement la « case fuligineuse » de Césaire, p. 27.

Leurs fils aussi sont « une nouvelle catégorie d'individus », ni vivants ni morts (p. 26). A la station 7, une seconde femme recluse est nommée lorsqu'elle décide de rejoindre la première : c'est Ebusi. Jusqu'au terme du récit, ces deux femmes rebelles seront les seules à avoir une existence romanesque individualisée, marquée par un nom et c'est ce poids qu'elles acquièrent dans la narration qui sortira aussi leurs deux fils de l'anonymat ; mères et fils, tous les autres resteront dans l'anonymat.

Dans la seconde partie, « Dires de l'ombre », presque entièrement consacré à Mutango et au peuple bwele, un passage autour du nom souligne l'imprudence de Mutango, aveuglé par son désir de pouvoir et de vengeance contre son frère, le chef Mukano. Il a dévoilé son nom à l'ennemi, le chasseur :

« C'est au moment de ces confidences que les deux hommes ont échangé leurs noms. Ils avaient tacitement évité de le faire jusque-là, par prudence. Révéler son nom à quelqu'un, c'est lui confier une part précieuse de soi-même, se dénuder devant lui. Il suffit de murmurer le nom d'une personne lors de rituels pour l'attaquer à distance, l'exposer aux puissances maléfiques. Aussi ne se sont-ils jamais appelés qu'en faisant référence aux fondateurs de leurs peuples respectifs. L'un était donc *Fils de Bwele*, l'autre, *Fils de Mulongo* » (p. 77).

Désormais l'un et l'autre savent qu'ils se nomment Bwemba et Mutango. On voit, dans la suite du récit les conséquences désastreuses de ce dévoilement pour Mutango qui se croit fort et rusé et qui n'est que l'excroissance monstrueuse du peuple des traqués, du peuple des vaincus.

Lorsqu'Eyabe est recueillie dans la cité lacustre apparaît sous son nom, car la surprise est grande de le retrouver là, Mutimbo¹⁹, le mari d'Eleke (p. 117), celui qui a renoncé par amour à la polygamie et dont le nom a été prononcé plusieurs fois, après celui du mari d'Ebeise, Mundene, dans l'échange entre les deux anciennes, amies-sœurs, à la station 8. Ce sont les deux noms des aînés disparus en même temps que les dix jeunes gens. En poursuivant sa route jusqu'au « pays de l'eau » d'où son fils l'a appelée, Eyabe est prise en charge par un Mulongo qu'elle ne semble pas reconnaître immédiatement tant la capture l'a transformé. Il veut la mettre, elle et l'enfant mutique, Bana²⁰, dans un abri relatif et ils traversent la zone des captifs en attente ou au rebut :

« Autour d'eux, dans cette partie du village, des dizaines de personnes sont là, qui n'assistent pas aux obsèques. Tous ont un bracelet à la cheville, même les enfants. Tous ont le crâne rasé. Pour Eyabe, cela ressemble à une communauté de personnes endeuillées. Elle n'ose songer que c'est leur propre disparition qui les accable. Chacun est né d'une femme. Chacun a été nommé, situé dans une lignée. Chacun a eu sa place au sein d'un peuple. Chacun était dépositaire d'une tradition » (p. 167).

L'horreur absolue d'humains privés d'humanité passe aussi par la perte du nom. Ce constat qu'elle n'ose exprimer explicitement, son guide va l'y acculer, en lui faisant le récit de ce qu'ils ont vécu et de la décision que les neuf autres ont prise à l'initiative du fils d'Eyabe, « *Ton fils, Mukate, était l'un des plus assidus* » (p. 181) :

¹⁹ Mutimbo : L'un des deux anciens arrachés au clan mulongo. Son nom fait référence à la ténacité. Blessé lors de la capture, il sera secouru par le peuple de Bebayedi, une communauté constituée de personnes d'origines diverses, ayant fui les chasseurs d'hommes. Mutimbo est l'époux d'Eleke. Il est aussi celui par lequel Eyabe commencera à accéder à la vérité.

²⁰ Bana : ce garçonnet que rencontre Eyabe à Bebayedi n'est pas un personnage comme les autres. Son nom signifie « les enfants ». Il s'agit d'un esprit. Bana est la forme qu'ont prise neuf des jeunes disparus du clan mulongo, pour se rendre visibles à la femme qui marche et accompagner sa quête.

« Eyabé sursaute. L'homme vient de prononcer le nom de son fils pour la première fois. Jusqu'ici, il n'a nommé aucun des mâles de sa classe d'âge, comme si le fait de prononcer leurs noms l'exposait à un danger » (p. 182).

Eyabé brûle de questions mais laisse l'homme poursuivre son récit jusqu'au moment où elle pense que lui parler de sa mère lui redonnera le goût de vivre qu'il a perdu :

« Alors, elle dit : *Ebusi pense fort à toi. Rentreras-tu avec moi ? Songe à sa joie.* L'homme écarquille les yeux, darde sur elle un regard au fond duquel elle voit défiler une colonie d'émotions, sans être en mesure d'en identifier aucune. Sa voix n'est qu'un souffle rauque quand il lâche : *Ne prononce plus ce nom en ma présence... Je n'irai pas avec toi. Je ne pourrais plus vivre parmi vous, à présent. Peu importe ce qu'il me faudra encore subir, en demeurant ici.* Eyabé ne sait quoi dire. Mukudi²¹, laisse-t-elle faiblement échapper, cherchant les mots pour lui parler. L'homme ne lui en laisse pas le loisir. *Ne m'appelle plus ainsi,* dit-il. *Ce nom était le mien dans un autre monde. Dans celui-ci, je ne suis ni un fils, ni un frère. La solitude est mon logis et mon seul horizon* » (p. 191).

Mukudi se laissera ensuite convaincre par Eyabé de la suivre jusqu'au pays de Bebayedi, dans les marais. Ils y retrouvent les survivants du peuple mulongo :

« A présent, Ebusi doit comprendre pourquoi son premier-né la prie de ne plus l'appeler Mukudi. Il souhaite renaître à sa manière, sur les berges de la rivière Kwa. Ce que ses frères n'ont pu réaliser, il l'accomplira en leur nom. (...) Elle demande : *C'est pour cela que tu ne répondais pas ? Parce que tu ne veux plus porter ce nom ?* Il répond : *Je ne t'entendais pas, parce que ce n'est plus mon nom. Celui dont tu parles est mort avec les autres. Je ne sais pas moi-même qui je suis devenu, mais nous le découvrirons ensemble, si tu veux bien m'assister* » (p. 226).

On peut dire que le cycle de la nomination est accompli : de celle donnée dans une filiation et une généalogie à celle qu'il faut inventer car cette filiation et cette généalogie allaient de pair avec un peuple qui n'existe plus. Mais les survivants à la capture peuvent inventer un nouveau mode de vie, une nouvelle façon d'être au monde. C'est ce qu'Eyabé a bien compris et qu'elle explique aux Mulango, à travers Ebeise :

« La femme dit que cette terre s'appelle Bebayedi²². Elle est le pays que se sont donné ceux qui ont échappé à la capture. Ici, les souvenirs des uns se mêlent à ceux des autres, pour tisser une histoire. L'ancienne demande ce que l'on peut devenir sans le secours des ancêtres, sans reconnaître, sur le sol, l'empreinte de leur passage. Comment avancer, si d'autres n'ont pas déjà tracé un chemin. La femme répond que les aïeux ne sont pas hors de soi, mais en soi. (...) Les ancêtres sont là. Ni le temps, ni l'espace ne leurs sont des limites. Aussi résident-ils là où se trouve leur descendance » (pp. 226-227).

Elargissant sa conviction d'avenir, elle unit ceux qui ont échappé à la capture et tentent de renaître dans la négociation de plusieurs cultures et ceux qui n'ont pas péri, qui ont été emmenés et qui font la même chose : « Même à voix basse, ils parlent notre langue. Lorsqu'ils ne peuvent la parler, elle demeure le véhicule de leur pensée, le rythme de leurs émotions. »

²¹ Mukudi : C'est la première fois, à cette p. 191, que son nom est prononcé. Le fils d'Ebusi incarne la figure trop souvent passée sous silence des invendus de la traite. Enlevé avec neuf garçons de sa classe d'âge, il est le seul qui restera à terre. Son nom renvoie à un orage puissant. Le cœur de Mukudi abrite, en effet, un grand tumulte.

²² La communauté de Bebayedi : Cette population, dont le nom signifie « genèse », a été créée dans le texte, en hommage aux premiers habitants du village lacustre de Ganvié, dans l'actuel Bénin. Pour échapper à la capture, des individus d'origines diverses ont érigé un village dans un marais. Ils y ont inventé un nouveau mode de vie, une culture nouvelle. Dans *La saison de l'ombre*, Bebayedi vient rappeler les multiples formes de résistance à la capture. Il offre aussi un aperçu des mutations qu'il fallut affronter. Si les Subsahariens demeurés à terre ne connurent pas un effacement de la généalogie similaire à celui des Afrodescendants, ils durent eux aussi se recréer, dans un grand nombre de cas.

Cette vision pleine de dynamisme, sinon d'optimisme, veut panser en partie la blessure du nom dont on sait que ce fut la plus profonde pour ceux qui la vécurent et pour leurs descendants. Mais encore faut-il qu'au-delà du territoire géographiquement circonscrit, la transmission ait pu se faire. C'est le second motif que nous souhaiterions étudier.

La transmission

La première transmission de l'événement de la capture est faite par Bwemba, le chasseur bwele et, bien évidemment, elle ne peut être que biaisée puisque son objectif n'est pas d'éclairer Mutango mais de le tromper :

« Le chasseur hoche lentement la tête, livre les informations attendues. Une colonne d'hommes a traversé la brousse durant des jours, prenant soin d'éviter les villages. Cependant, ils n'ont pas effacé leurs traces. (...) Ces hommes ont atteint et dépassé les terres du pays bwele. (...) Ils n'ont pu aller plus loin que la côte » (p.74).

Mutango n'a d'intérêt pour ces informations que dans la mesure où elles lui permettraient de devancer son frère pour retrouver les Mulango. La suite montre son échec²³.

La chaîne de transmission se fait alors plus sérieuse. C'est d'abord Mutimbo retrouvé par Eyabe dans les marais. C'est un long récit de la capture qu'il lui livre (pp. 120 à 128) pour qu'elle le transmette aux autres Mulango. Il veut aussi qu'elle transmette un message plus personnel à son épouse Eleke. Il ne meurt qu'une fois le récit offert à Eyabe qui devient la nouvelle courroie de transmission.

En effet lorsqu'elle arrive près de la côte, un homme l'écoute et la presse de raconter tout ce qu'elle sait, ce qu'elle fait (pp. 155-156) : Bana l'a aidée à avancer quand le découragement venait. Avec lui, elle s'est faite éducatrice, autre forme de transmission :

« Le long du chemin, elle a continué de lui enseigner le parler mulongo, nommant, une fois de plus, les éléments présents dans la nature : bois, feuilles, terre. Les parties du corps. Les actions : marcher, manger, boire, dormir... Cela lui a procuré un sentiment d'apaisement. Partager, transmettre. Faire à nouveau exister un monde pour un être. (...) Il lui fallait se souvenir que son identité n'était pas d'être une femme isolée, perdue dans l'immensité de misipo²⁴. Elle était issue d'un peuple qui possédait une langue, des usages, une vision du monde, une histoire, une mémoire. Elle était fille d'un groupe humain qui, depuis des générations, enseignait à ses enfants que le divin se manifestait à travers tout ce qui vivait » (p. 157).

La troisième étape de la transmission du bouleversement du monde, de « l'inversion de tous les principes » est le récit de l'homme qui écoute Eyabe et qui la protège : il se révélera être Mukudi. Son récit est beaucoup plus long que les précédents et donnent l'ensemble du dispositif de la traite et du système esclavagiste en s'intéressant assez peu finalement aux « étrangers aux pieds de poule » dont on connaît bien les buts et les pratiques, mais en revenant sur l'implication des différents clans dans ce jeu mortel du chasseur/chassé. Ce n'est pas dans la présente étude que nous analyserons ce récit passionnant où la romancière évite les termes que ne peut employer un Mulango d'alors aussi renseigné soit-il sur ce qui se passe où tout est vu du point de vue des Mulango. Si Mukudi a tant parlé, c'était dans le but de transmettre, que tout ce qu'ils ont subi soit connu des autres : ainsi la communauté survivante est en train de se forger la mémoire de l'événement. Car comment se protéger sans savoir ?

²³ Notons que la romancière le rachète en quelque sorte après lui avoir fait traverser l'enfer. Car c'est lui, réduit en esclavage pour le compte de la princesse bwele, qui vient sauver Eyabe en prenant sa place dans sa geôle, p. 225.

²⁴ Misipo, l'univers.

Mais il est une autre transmission qui est à considérer avec *La Saison de l'ombre* : c'est celle que la romancière tente à son tour vers son lecteur d'aujourd'hui par cet énorme travail de documentation fait, intégré dans un projet poétique. Le pari est de lever le voile sur cette terrible histoire humaine que sont la traite et l'esclavage à partir de l'Afrique. Faire en sorte que les colonnes d'hommes, de femmes, d'enfants entravés qui peuplent les livres d'histoire s'humanisent en autant d'individus subsahariens, aimant, souffrant, ayant peur, résistant ou avançant accablés.

Pour ce faire, elle devient ethnographe en utilisant une documentation dont elle donne les titres dans ses « remerciements » en fin de volume. Et ici aussi, c'est le contenu de cette information ethnographique et son insertion dans la fiction qui demande toute une étude. Ce qui est sûr, c'est que ces insertions, jamais gratuites, toujours reliées à tel ou tel personnage, à telle ou telle situation, ralentissent le cours de l'histoire pour obliger le lecteur à ne pas brûler les étapes, à s'identifier à un peuple mis devant un impossible à imaginer ou à conceptualiser. Elle y réussit parfaitement par un travail poétique qui joue de la binarité, comme dans les figures de la comparaison et de la métaphore, cette binarité facilitant le suivi de la fiction et laissant le temps d'assimiler les informations données pour comprendre. On peut en noter quelques exemples : il y a deux « chefs » en rivalité ; il y a deux anciennes dont les maris ont disparu ; deux mères nommées et deux fils identifiés en fin de récit ; il y a deux espaces mulango : la colline préservée et la plaine dévastée, deux enterrements qui se répondent dans l'espace, celui d'Eleke et celui de Mutimbo. Il y a enfin deux attaques des Bwele contre les Mulango, la seconde dispersant définitivement ces derniers. Dans ce travail de création, il y aurait bien d'autres observations à faire, la moindre n'étant pas cette lecture active demandée pour pénétrer dans un univers non apprivoisé par l'exotisme habituel appliqué à l'Afrique, avec un lexique souvent non traduit.

Pour conclure ? L'ombre/mwititi

Le terme en français s'inscrit dès le titre²⁵ invitant le lecteur à le repérer dans de nombreuses pages du roman. Dans son sens propre, c'est bien entendu l'ombre de la nuit. Mais le plus souvent l'ombre a un sens surnaturel comme cette ombre qui s'installe au-dessus de la case des recluses, qui sème la peur chez ceux qui la regardent et qui fait l'objet de dix interrogatoires. Ce peut être aussi l'ombre bénéfique des marais qui permet aux échappés de reconstruire un monde humain au carrefour de cultures et de langues²⁶. Mais c'est surtout l'ombre maléfique qui permet de transporter les captifs tout en les privant de leurs repères pour mieux les assujettir :

« En réalité, ils avançaient de nuit. Uniquement. (...) Au bout d'un moment, ils avaient oublié l'éclat du soleil, ne connaissaient plus que l'ombre, les nuits sans lune, terrés au fond de ces gîtes préparés pour leur réclusion. Il leur était impossible de dire quelle direction ils avaient prise, sur quelles terres ils se trouvaient » (p. 122).

Si, comme le pense Ebeise, « Mwititi est aussi la forme que prennent les silences, ce n'est pas uniquement au-dessus de la case commune » (p. 52), le roman lui-même de Léonora Miano est dissipation du silence sur les effets de la capture dans un pays d'Afrique :

« Il s'est passé la chose suivante : des humains ont pensé tirer parti du commerce d'autres humains. Et des humains ont souffert l'arrachement des leurs, la violence de leurs voisins. Voilà ce que propose *La saison*

²⁵ L'autre terme du titre, « Saison » devrait être mis en écho avec d'autres œuvres littéraires comme *Saison de migration vers le nord* de Tayeb Salih de l'écrivain soudanais ou *Une saison à Rihata* de Maryse Condé, la Guadeloupéenne.

²⁶ Bebayedi comme Babel : un mythe forgé à partir d'une réalité attestée. Cf. la note 22.

de l'ombre : le point de vue subsaharien sur une des nombreuses défaites de l'humanité, mais aussi, sur les fragiles triomphes de l'humanité. Une histoire de mort, de vie après la mort. De façon métaphorique, cette histoire est celle d'une grande partie de l'Afrique subsaharienne, depuis cinq cents ans environ²⁷. »

Léonora Miano réussit la sortie de l'ombre des silhouettes indifférenciées de la capture.

²⁷ Site de l'écrivaine.